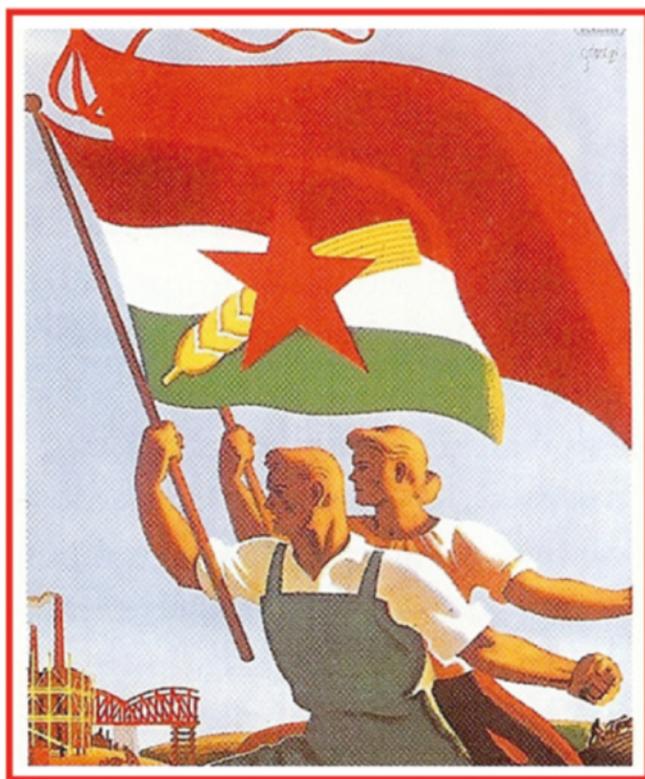


André Farkas

La Vie fabuleuse sur la planète Marx



Mémoires d'un extraterrestre



La vie fabuleuse sur la planète Marx

Mémoires d'un extra-terrestre



Du même auteur :

Budapest 1956

La Tragédie, telle que je l'ai vue et vécue

Tallandier, Paris, 2006

André Farkas

La vie fabuleuse
sur la planète Marx

Mémoires d'un extra-terrestre

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3537-8

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

A Marie-Hélène

1

Tout avait commencé vers Noël.

Prise en étau par ses assaillants, la ville fêtarde, réputée pour ses citoyens insoucians, dispendieux, téméraires, habitués à se gaver sans fausse honte d'assiettes bien garnies jusqu'aux petites heures du matin, à se bourrer impunément la panse au son de violons sous les lustres de ses monumentales brasseries éclairées comme le palais du roi, cette ville lamentablement déchue ne subsistait désormais que grâce à quelques maigres réserves de gras oubliées sur les os de ses habitants, tous terrés dans les caves.

« Marre, marre, j'en ai copieusement marre » – grommela János Falvai, troglodyte par nécessité, enfoui sous terre par obligation, pour protéger ses seuls biens : sa peau pâle, son ventre vide, son visage creux et sa silhouette de gringalet enveloppée dans un pardessus d'homme trop large, déniché un peu par hasard dans les vieilles frusques de la famille, qui flottait désespérément autour de son corps d'adolescent. « Deux cuillères à café de confiture de cerises aigres hier soir. Bien sucrée, encore heureux... Deux cuillérées ce matin et un dernier fond de pot à partager ce soir avec Maman. De quoi prétendre qu'on a une activité de digestion. Et puis, foutrement plus rien à se mettre sous la dent, même pas une miette de pain. Après... Ben, après, on va se laisser crever de faim. Peut-être pas tout de suite. Le prof de géo nous a prétendu en classe, qu'on pouvait tenir vingt jours sans manger... »

L'affaire était entendue. A quoi aurait servi d'échafauder des projets à court ou à long terme ? Demander le programme ? Prévoir quelque chose ? Qui osait analyser les contorsions du destin ? Décoder les méchantes grimaces de l'histoire ? Si l'incalculable s'est abattu sur la cité, ce fut avec une précision calculée. Méthodique. « Parce que, d'abord, ça démarrait par les bombes aériennes – se souvenait János. – Vidées des soutes d'énormes bombardiers, allant et venant avec la même régularité que les autobus de la

Ligne 12, la plus ponctuelle d'avant-guerre. » Les avalanches de projectiles atterrissaient selon leur fantaisie. Les *Flaks* de la Wehrmacht s'étaient fait inscrire aux abonnés absents. Jadis, il suffisait d'aboyer leur nom à la prussienne : *Fliegerabwehrkanone !!!* – et les avions ennemis se mettaient à tomber comme des vulgaires mouches. Après les tapis de bombes, arrivaient les troupes terrestres... L'armée rouge, la plus colossale machine de guerre de tous les temps, fort bien pourvue en matières incendiaires, vous balançait ses boulets de canon en quantité illimitée. Les artilleurs russes ne regardaient même pas dans les instruments de visée. Sur la métropole totalement encerclée, chaque obus tombait dans le mille.

Assis sur son banc étroit, la colonne vertébrale calée contre la paroi cimentée, ours amaigri réduit à l'état d'hibernation, János avait perdu tout contact avec le monde extérieur, jusqu'à ce qu'il finisse par confondre le jour avec la nuit. En effet, deux ou trois jours avant le Nouvel An, les dernières ampoules nues dansant sous le plafond au rythme du courant d'air fantasque, se mirent d'abord à clignoter puis, sans un soupir, fermèrent l'œil pour de bon. La débrouillardise élémentaire les a rapidement remplacées par des loupottes de fortune bricolées avec des petits pots d'huile garnis de mèches en fil à tricoter et les minuscules chandelles jaunâtres scintillaient désormais comme autant de fantômes guillerets dans un cimetière de campagne aux douze coups de minuit et aspergeaient de leur lumière frémissante le magma humain réfugiée dans l'abri. Celui-ci, à l'origine, était un réseau de petits locaux individuels, anciens dépotoirs de mille objets inutiles, transformés peu à peu en salle commune, où la population de tout l'immeuble partageait fraternellement les rares denrées encore disponibles, comme l'air vicié, la mauvaise humeur ou les inquiétantes nouvelles venues de l'extérieur. Là, où, dans la blancheur enneigée, sous un soleil laiteux d'hiver avançait l'ennemi décidé, puissant, sûr de sa victoire. Ses innombrables canons annonçaient aux quatre coins de la ville, que les défenseurs de la métropole à moitié détruite se trouvaient désormais dans une souricière.

János barbotait dans sa douce torpeur soporifique bienfaisante. La somnolence exerçait un effet sédatif sur ses crampes d'estomac et laissait vagabonder ses idées loin de cette grotte artificielle, loin des voisins. Jusqu'à cette cohabitation obligatoire, ils lui étaient indifférents. Depuis, ils sont devenus désagréablement intimes. Des quasi inconnus, qui auparavant s'ignoraient mutuellement, ronflaient, mâchouillaient et faisaient pipi maintenant en équipe. János préférait musarder dans ses mirages personnels, loin de la réalité poisseuse. Hélas, une voix brutale le fit tout à coup sortir de ses songes. Une voix non sollicitée, emphatique. Pathétique même. Elle s'adressait, sans invite, à un auditoire captif. Une

voix, que János ne portait guère dans son cœur. « Oh, merde, – se dit-il, la bouche pâteuse, en reconnaissant l’intonation. – C’est encore Kubicsek. Notre Kubicsek du cinquième étage. L’affreux rouleur de mécanique ! » Il essaya de se replonger dans ses rêves, sans compter avec l’acharnement de la source sonore. « Il nous les casse encore, celui-là, – râlait-il. – Toujours avec des histoires, qu’on sait déjà. Quel vieux schnoque désagréable. Et c’est pas tout. Je le surveille en douce depuis un moment, il a pas honte de lorgner après ma mère... »

D’humeur boudeuse, et faute de mieux, János, referma ses paupières. Avait-il raison d’accuser Kubicsek de jeter sur Madame Falvai des regards concupiscents ? Entièrement ! Kubicsek n’avait pas de femme attirée, mais il en portait beaucoup d’autres dans son cœur, choisies parmi les plus agréables à regarder. Était-il juste de le cataloguer parmi les locataires du cinquième étage ? Uniquement à titre rétroactif. Car un bon mois plus tôt, le six décembre 1944, une bombe incendiaire était tombée dans la cheminée du 23 rue Csanády. Chacun sait que *Mikulás*, le Père Noël des Hongrois, survole d’année en année les toitures en tuiles rouges. Il le fait précisément dans la nuit de la Saint-Nicolas pour remplir de jolis cadeaux les souliers soigneusement cirés des enfants sages. Accuserions-nous pour autant cet homme saint, à la réputation généreuse, de vouloir transformer sa luge céleste en bombardier ? Non, et d’autant moins, qu’à cette fin d’année froide, pauvre et bouleversée par la guerre, *Mikulás* n’avait pas reçu son ordre de mission habituel. Les arbres de Noël et leur décoration appétissante n’étaient plus que de lointains souvenirs. La bombe mal intentionnée provenait d’un avion militaire, arborant sur son fuselage une étoile à cinq branches aussi rouge, que la robe du Père Noël. Homme avisé en multiples domaines, Kubicsek, ancien adjudant artilleur de l’armée impériale et royale austro-hongroise, l’était plus encore pour les artifices du feu. Dès le lendemain matin affirma-t-il du trottoir d’en face, les mains dans les poches et les yeux levés vers les toits, que l’objet infernal tombé du ciel était une bombe russe de 250 kilos. En précisant que du cinquième étage totalement rasé, il ne restait désormais que le fond de son propre cosy-corner aplati contre le mur.

Tibor Kubicsek avait dû dire adieu à son petit logement le six décembre 1944. A la mi-janvier, la ville entière est tombée dans l’escarcelle d’une puissance étrangère. Pas pour la première fois ! Occupé par les troupes du sultan turc au seizième siècle, puis par celles de l’empereur autrichien au milieu du dix-neuvième, Budapest a de nouveau capitulé au milieu du vingtième devant l’armada de l’Union Soviétique. Cela méritait quelques commentaires et Kubicsek en avait dans sa gibecière. Philosophe amateur, il partageait volontiers ses réflexions avec son entourage. Elles portaient

tantôt sur les préoccupations quotidiennes des petites gens, tantôt sur des sujets bien plus vastes, à retentissement universel. Ce matin-là, s'adressant aux ombres humaines éparpillées par irritation mutuelle, peu discernables par manque de lumière, évanescentes par malnutrition et fatalistes par désespoir, il s'apprêtait à leur expliquer, comment la capitale hongroise était devenue victime d'un immense piège tendu par l'armée rouge. Ce n'était certes pas une surprise, la bataille pour s'appropriier la ville durait depuis des mois et son aboutissement était écrit dans les étoiles. Mais Kubicsek avait des comptes à régler avec la hasardeuse stratégie militaire du Troisième Reich et aussi avec l'incapacité du gouvernement pronazi hongrois d'assurer le ravitaillement d'une population prise au traquenard. Il s'est lancé dans une longue diatribe allégorique sur les chausse-trapes en général et sur la souricière budapestoise en particulier. Car celle-ci, contrairement aux usages, ne contenait même pas un alléchant petit bout de fromage. Son discours débuta par Clausewitz, pour finir avec l'emmenthal...

Affamé, affalé, affaibli, affligé, et très sérieusement affecté au fond de la cave, János n'avait retenu du discours de Kubicsek, que l'idée du fromage virtuel dans une souricière bien réelle. L'évocation du bout d'emmenthal agit sur lui en détonateur pour meubler sa faim de délices imaginaires. Les produits laitiers ne l'attiraient pas beaucoup. Aussi passa-t-il sans transition aux desserts, débutant là où se terminent habituellement les repas. Il découvrit à sa grande joie, qu'un être pauvre possède autant et plus avec sa simple pensée, qu'un riche avec ses pièces d'or.

L'escapade imaginaire du jeune jeuneur débuta sur le grand boulevard et pour commencer, János franchit la porte de la réputée pâtisserie Lukács. Il passa en revue le comptoir vitré renfermant de magnifiques gâteaux. Ronds, dodus, découpés en dix parts triangulaires appétissantes, fourrés de crème au beurre, de mousse au café, de noix râpée, chacun de ces délices se pavaneait chapeauté de styles différents, à l'instar d'un vrai petit groupe d'élégantes. Qui de nappage chocolaté, qui de caramel dur et brillant, qui de velours de poudre de cacao, qui de glaçage rose au punch. Une scène différente l'attendait dans la vitrine voisine. Des pièces individuelles s'alignant là en strict ordre de marche : choux à la crème, croissants fourrés au coulis de pavot, grenouilles vertes en pâte d'amande, les yeux ronds en boules de chocolat, accroupies près des tartes *Sacher* enrichies de confiture de framboise... « Tant pis pour les excès », – se dit-il et choisit d'abord un *Immeuble d'angle*, impressionnante spécialité locale : une vaste portion de gâteau génoise arrosé de chocolat fondu, entièrement crépi de crème fouettée. Une *Tête d'Indien* version moka, gros chou couronné d'un bonnet rondelet au glaçage café, fourré à la mousse pâtissière venait compléter son

choix. En route vers les hauts tabourets du local, illuminé par des suspensions en flonflons de verre, il s'arrêta émerveillé à la vue d'un bol de purée de châtaignes, friandise de saison, concoctée de vermicelles de marron et de crème fouettée, couronnée d'une cerise au marasquin. La purée vint rejoindre *l'Immeuble d'angle* et la *Tête d'Indien*.

Son assiette de rêve à peine avalée, la scène d'un mémorable déjeuner de famille lui revint soudain à l'esprit. Un dimanche midi, Tante Teréz, la sœur aînée de sa mère, avait préparé du chou farci pour toute la famille. Corpulente, grosse mangeuse elle-même, bonne cuisinière et toujours excessive pour les dosages, Teréz leur servit dans un volumineux faitout une bonne cinquantaine de boulettes de viande enveloppées de feuilles de chou mariné. La tradition voulait que Pál, le père de János et Zoltán, son oncle, se lancent comme à chaque fois dans une compétition effrénée. Après avoir avalé une série de boules avec la voracité d'un billard américain, la tante annonça aux deux hommes et au garçon, au visage rouge et à la ceinture débouclée : « Devinez ce que je vous ai préparé comme dessert... Le préféré de János. »

Du *lait d'oiseau*, naturellement... concocté de sauce vanillée, jaune et épaisse. A la surface nageaient en cygnes majestueux des gros flocons de blanc d'œuf battus en neige et pochés au lait bouillant. Goulu, János goûta la première cuillerée de crème moelleuse exagérément sucrée, puis une envie irrépressible de tout rendre le précipita vers le fond du couloir. Aujourd'hui, son estomac vide, oh combien regrettait-il son bol de lait d'oiseau sur le banc étroit de la cave.

Les inquiétants bruits guerriers se calmaient quelque peu, ils parvenaient de plus en plus loin. La ligne de front avait traversé imperceptiblement le cinquième arrondissement de Budapest et avec lui, le 23 rue Csanády, puis elle continua sereinement son chemin. Sans un coup de feu, l'armée rouge prit possession de l'immeuble, qui bascula dans un nouveau monde inconnu avec tous ses locataires. Irréversiblement. L'abri s'animait. Des barbus au gabarit massif, mitraillettes en bandoulière passaient devant János par petits groupes. Habillés d'épaisses vestes ouatées, chaussés de bottes en feutre, ils ressemblaient à des massives poupées de chiffon et précipitaient leurs silhouettes imposantes d'une surprenante agilité dans les labyrinthes souterrains. Le regard clair et distant de ces Slaves en tenue de combat survolait fièrement les civils. Seul un petit soldat à la face plate et aux yeux bridés s'arrêta près de la mère de János. L'intermède s'annonça inquiétant.

Selon les vieilles traditions, les populations féminines des places fortes sous siège s'enlaidissaient soigneusement, histoire de tenir à distance les

guerriers attaquants, avides de chair fraîche. La peau blanche, les yeux en amande et la taille fine, Magda Falvai utilisait son camouflage en ligne de défense renforcée. Un vilain châle gris masquait sa petite tête mignonne et une paire de bas marron glissée dans des pantoufles d'homme dissimulait la finesse de ses pieds. Une effrayant face à face se préparait sous les poutres bétonnées, les femmes craignant la reddition sans honneur de leur compagne. Elles jugeaient pourtant mal le petit Mongol, qui s'arrêta à peine un instant pour attraper un seau en zinc parmi les effets de Madame Falvai et fila aussitôt avec. « Maria, Mère de Jésus ! – s'indigna la propriétaire dépossédée. – Allez comprendre ces pauvres diables, qui font la guerre pour vous voler une tinette. Un Tatar, qui plus est ! »

L'incident marqua fortement le petit peuple de l'abri, en raison de la très mauvaise réputation des Tatars. Leurs hordes impitoyables avaient déjà laissé une fois à feu et à sang le pays des Magyars, et leurs images hantent depuis le sommeil des petits enfants. Il est néanmoins vrai, que ce bouleversant évènement historique, évoqué depuis sous le terme de « *déferlement des Tatars* », remonte à l'année 1241... Qui aurait cru que les mœurs des steppes demeurent inchangées sept longs siècles après Gengis Khan ?

János émerge doucement de son rêve peuplé de desserts. Au-delà de l'abri, un nouveau monde se met en place. Ce monde, désormais le sien, intrigue sa curiosité d'adolescent. « Je vais faire quelques pas dehors », – annonce-t-il à sa mère et monte les marches, laissant derrière lui la pénombre de la cave, remplit ses poumons devant la porte d'air glacé et admire le beau matin lumineux. La nature a passé un large coup de pinceau bleu sur le firmament et un large trait blanc sur le sol. Ébloui de lumière, János avance sur la neige durcie. L'air glacé, comme une brosse métallique purifiante, lui ramone les narines et emporte l'odeur de ses compagnons confits au fond de la cave. Il s'étire, lève la tête, se met à siffloter le cœur léger et poursuit gaillardement son chemin dans la rue qui s'anime.

Des silhouettes emmitouflées de la tête aux pieds traînent des baluchons sur le sol. Il entend les pas crisser sur la neige. Les visages emmaillotés se déchiffrent à peine, on dirait des Esquimaux. Le garçon suit son itinéraire habituel, celui de ses flâneries, descend vers le fleuve à quelques rues de là, et croise les premiers officiers russes sanglés dans leurs capotes à larges épaulettes, toque d'astrakan frappée de l'étoile rouge à cinq branches au sommet du crâne. Ils poussent des coups de gueule tonitruants, donnent des ordres aux soldats dispersés. Sans y comprendre la moindre bribe, János trouve cette langue bien sonore, faite pour commander, impressionner, contraindre, dissuader.

Dans son lycée, la préparation militaire était obligatoire. L'instructeur expliquait aux garçons les principes de l'ordre et de la discipline et aussi l'importance de croire à la victoire, citant la rutilante et efficace machine de guerre allemande en exemple. Que sont-ils devenus, ces exemplaires guerriers germaniques ? Le peu qui en reste, se retrouve sur la rive opposée du Danube. A Buda, sur la colline du Château Royal. Buda la noble, Buda la haute, regarde depuis toujours Pest la populeuse, Pest la plate, de son air condescendant. Sur la rive de Pest, autour de János, les batteries russes occupent le quai. Elles arrivent en flot continu, tractées par les moyens de locomotion les plus hétéroclites : petit chevaux poilus des steppes, gros bourrins sauvés du transport de bière, curieux camions au museau court, hauts sur pattes. Et derrière la machinerie, suant sous leurs chapkas, jurant de toutes leurs forces, les soldats-fourmis poussent les pièces d'artillerie pour soulager les bêtes. Des civils apparaissent çà et là, ils se mélangent timidement aux Russes. Un petit groupe se forme spontanément autour d'un gars d'une trentaine d'années. Manteau trop large ramassé au hasard, pantalon kaki, brodequins éculés, le prototype du soldat soudain transformé en ancien combattant, sans ordre de démobilisation...

« Savez-vous ce qu'ils nous ont ordonné nos officiers ? » Les gens entourent le déserteur, le silence est chargé de curiosité... « En rang tout le monde ! Direction le Château ! Alors je dis à mon officier : Pour ça, il faut traverser la rivière, Monsieur le Capitaine. Les ponts sont *kaputt*... Et le chef me rétorque : T'en fais pas, petite tête ! Le Danube est gelé dur, on le passera à pied. Nous serons regroupés sous commandement allemand. Je me renseigne alors respectueusement pour connaître la raison du regroupement et mon Chef tordu me répond : « Mais pour contre-attaquer, tiens. Des armes nouvelles, bousille-tout arrivent d'Allemagne ! Des armes secrètes. Avec elles, on va torcher les Bolchis eins, zwei, drei ! » Le jeune homme sourit, cligne de ses petits yeux. Il imite le dialogue avec sa locution gouailleuse de la *Terre des Anges*¹, L'entourage rit aussi. Avec retenue, tout de même, délicieusement étonné des propos aussi crus, hier encore inimaginables. Les curieux écoutent. Ils veulent voir aussi de plus près, continuent à avancer sur les pointes des pieds pour mieux apercevoir le Château Royal. Il est là sur fond clair, sous le ciel hivernal : un gros château sur une petite colline. L'architecture est disproportionnée. Les Russes mettent le paquet. Leurs caisses de munitions sont pleines à craquer, mais la réponse demeure molle, les Allemands n'ont plus grande chose à glisser dans les bouches à feu. L'ex-soldat tire un mégot de sa poche, l'allume laborieusement dans le vent frais :

¹ « Angyalföld » – banlieue ouvrière au Nord de Pest.

– Ils manquent de boulets en face, ils n'en ont plus pour longtemps. Quant à moi, jeune homme, je rentre de ce pas chez Maman, elle m'a pas vu depuis bientôt deux ans. Une heure de marche d'ici et, imagine-toi, elle a des poulets dans notre jardin.

– Sur la neige, ça m'étonnerait, – objecte János.

– L'hiver, la volaille dort dans la cuisine.

Un obus frappe le mur du Château. L'ex-soldat allonge son cou pour mieux profiter de la scène. Un sifflement frappe l'oreille de János, qui s'écarte de son voisin instinctivement, mais le déserteur est déjà allongé sur le dos. La balle d'un tireur embusqué sur l'autre rive lui a coupé à jamais le chemin de la Terre des Anges. Du joyeux luron, il ne reste qu'un amas de vêtements taché de sang. János, choqué, tourne le dos, s'éloigne vite du fleuve et de son compagnon de courte durée, dont il a failli prendre la place.

Quelques minutes de galopade et le quartier du boulevard Saint-Étienne l'accueille dans une ambiance étonnamment sereine. Sur la vaste artère bourgeoise, bordée jadis de cafés et de belles boutiques, les chars de l'armée rouge occupent la chaussée, les tankistes bavardent, gesticulent, discutent bruyamment, s'assoient dans leurs vêtements matelassés à même la neige, grignotent la bouche ouverte. János cherche les beaux magasins dans les imposantes maisons fin de siècle, décorées de stucs Biedermeier, agrémentées de touches baroques. Il ne trouve que des trous béants. Pour autant, le négoce n'est pas mort. Devant les façades criblées de projectiles, un nouveau commerce de plein air a envahi les larges trottoirs. Sur des tabourets spontanément alignés en rang, des commerçants improvisés offrent leur bric-à-brac sorti des ruines.

Parmi les forains improvisés, János aperçoit Antal, le fils du droguiste de la rue Csanády. A peine plus âgé que lui, bouffi, aux petits yeux noirs et aux rares poils naissants sur les deux tempes, il a posé une grande table devant la rampe à fiacres du Théâtre de la Gaîté. Commerçant et agent de fabrique à la fois, Antal répond à un besoin inédit de ce marché naissant. Sur son comptoir de fortune s'alignent des flacons d'un litre remplis de liquide jaune, habillés d'étiquettes d'eau de Cologne.

– Salut, Antal. Qu'est-ce que tu mijotes là ?

– Je fourgue mon parfum aux Russes...

– Ton parfum ? Quel parfum ? Aux hommes ?

– Et alors... Il faut se refaire une santé. Tu sais que la boutique de mon père a été dévalisée ?

– Pas vrai ! Qui vous a fait ça ?

– Tout le monde. Les troufions russes avaient cassé la porte, ils se sont servis les premiers. Les voisins, nos clients, ont fini le travail. Sans se gêner.

– Vidé tout ?

– Jusqu’à la dernière paire de lacets. Il ne reste que quelques bricoles dans les réserves. Encore un coup de chance, ils ont laissé un fût d’alcool à brûler et des arômes de fleurs. Papa fabrique un mélange d’eau de toilette avec.

– Avec de l’alcool à brûler ? Il pue.

– Les Russes s’en foutent ! Ils se le mettent pas sous les aisselles. Ils le boivent.

Un grand type arrive, capote bien ajustée, chapka en peau de mouton, étoile rouge sur le front. Epaulette à trois galons.

Sergent – explique Antal à János. – Au sous-off : *Zdrastvouïthe*. (Bonjour).

Le grand type désigne une bouteille de liquide jaune.

Antal : *Parfüme. Tri Khleba* (Petit nègre : Parfum – Trois pains.)

Le grand type : *Yob tvoïe mathy !*

János : Tu comprends ce qu’il dit ?

Antal : Baise ta mère. Chez les Russes ça veut dire *Non*. Plus fort que Niet !

János : Un non appuyé, diraient les linguistes...

Antal à János : Pourquoi pas ? Au sergent : *Dva parfümi, piathe khleba*. (Petit nègre : Deux parfums, cinq pains).

Le grand type fronce les lèvres : *Kharacho !* (C’est d’accord).

Il sort cinq miches noires de son sac, dévisse le bouchon du premier flacon, fait tourner une gorgée d’alcool éthylique dans la bouche, baisse les paupières d’un air connaisseur, clappe de la langue, crache sur la neige noircie et s’en va sans un mot avec ses deux bouteilles.

– T’as fait une bonne affaire.

– Jusqu’ici, ils nous prenaient nos affaires de force. Maintenant, ils volent leur armée pour proposer du troc. J’appelle ça du progrès !

– Ils nous ont volé qu’un seau pour le moment. – raconte János. – Un seau à merde, encore.

– D’après ce qu’il me semble, ils connaissent pas bien les nuances, – explique Antal. – Question d’éducation... Tu veux un exemple ? Cette semaine dans notre immeuble, ils ont installé un médecin major russe au rez-de-chaussée. Tu croiras ou pas, mais le docteur chie dans la baignoire.

– Question de civilisations... Chacun vit dans la sienne. Tu me vends un pain ?

– Je te le vends pas, je te le donne. Tu es seul avec ta mère, tu me le rendras quand tu pourras.

Ils se serrent chaleureusement la main. Antal range ses quatre pains noirs militaires dans un carton de fragrances frelatées. János, ravi, prend le sien sous le bras et continue sa promenade de reconnaissance par un détour devant la Gare de l'Ouest, quand il entend son nom : « János ! János ! Falvai ! Stop ! Arrête-toi ! » Il se retourne. C'est Róna... György Róna. Gyuri entre copains. Son camarade de classe.

– Salut Gyuri. Comment va ?

– Tu connais le dicton des optimistes : Tant qu'on a un trou à son derrière, la situation n'est pas désespérée... »

– Tes parents ?

– Je te raconterai... Et les tiens, János ?

– Mon père est parti sur le front russe. Le front russe, lui, est venu jusqu'ici. Pas revu Papa.

– Et le nouveau monde ?

– Tant que je crève de faim...

– Viens avec moi, – propose György.

– Pourquoi faire ?

– Pour régler ton problème de nourriture.

– Tu blagues ?

– Sérieusement. Il est midi passé. D'abord, nous allons déjeuner, après nous irons travailler.

– Travailler où ?

– Ici, un peu plus haut, au numéro 20.

– Tu veux dire au Cinéma Rallye ?

– Il n'y a plus de cinéma Rallye. Il est devenu le bureau local du Parti Communiste.

– Communiste ? Houuuu... C'est nouveau, ça ! Qu'est-ce que tu fabriques chez les Communistes ?

– Ils ont besoin de petits gars vifs comme nous, pour coller des affiches.

– Des affiches de quel genre ?

– Des affiches de leur parti. Des choses politiques, quoi.

– Tu l'as déjà fait ?

– Hier. Pour la première fois.

- Juste pour tuer le temps ?
- Ignare ! Tu sais avec quoi tu colles les affiches ?
- Jamais collé une affiche, moi.
- Avec de la farine de patates séchées, qu'on dilue dans l'eau pour faire de la glu. En douce, tu en mets une pelletée de côté et ta mère prépare des galettes avec.

Dans une salle aménagée en cantine au dessus du cinéma, bien calés sur leurs chaises, les deux garçons se remplissent l'estomac avec une double portion de purée de pois cassés, dispensée au guichet par une femme corpulente, en blouse et fichu d'un blanc éprouvé. Sur la purée, ornée de tranches de lard et d'oignon, elle envoie une giclée de graisse fondue, aromatisée au paprika rouge.

– Putain de dieu, Gyuri... En sortant de mon trou ce matin, j'aurais jamais pensé que j'allais vivre le plus beau jour de ma vie. C'est riche ici, chez les Communistes !

– Content pour toi, content pour moi. Et je me dis aussi, tu vois, je me dis surtout, que... Que pour pouvoir se remplir l'estomac, n'oublie jamais ça, mon vieux, il est obligatoire de rester parmi les vivants.

Et Róna lève ses yeux verts myopes avec reconnaissance sur le gigantesque portrait aux puissants traits noirs, qui domine le mur.

Du haut de la salle, sous ses sourcils épais, le bon visage moustachu de Iossip Vissarionovitch Staline lui renvoie son paternel sourire.

2

Le vent de l'est se radoucit peu à peu. La neige durcie fond sur le bitume et les moineaux s'apprêtent à quitter leurs cachettes hivernales. Les petits oiseaux de la ville sautillent joyeusement dans la gadoue, débusquent mille richesses invisibles au fond de la bouillie noire, les libèrent à grands coups de bec et les avalent avec voracité. Ils se trémoussent au grand air, pépient, libres enfin de bouger et de donner de la voix. Le même signal agit sur la marée humaine. Elle se rue dehors, l'estomac aussi creux que celui des volatiles. Les ressuscités des cavernes, captifs soudain libérés, dégourdisent leurs jambes, échangent des propos, cherchent à se nourrir.

György avait mis la main sur une vieille scie à bois. Tôt le matin, à pas prudents, lui et son ami descendent sur le quai inférieur du Danube. Sous son armure de glace, le fleuve paraît immobile dans la pénombre hivernale. Au bord de l'eau, des bâtisses de bois attendent les bûcherons improvisés : entrepôts abandonnés aux toits béants, guérites d'embarcadère défoncées... Une vraie mine de combustibles pour faire cuire sur les couvercles des petits poêles en fonte l'épaisse colle salée des afficheurs, moulée en galettes. János a pris goût à ces fougasses rustiques. Il se sent solidaire avec le dos des affiches, aussi affamées de farine que lui-même, mais beaucoup moins en phase avec les messages imprimés au verso.

– Penses-tu que ces affiches servent à autre chose qu'à nous faire boulotter des galettes ? – dit-il à György sans ambages. – Nos Communistes manquent singulièrement d'imagination... – János déplie les bandeaux blancs imprimés en grosses lettres rouges. – Regarde un peu :

« Vive le Parti Communiste Hongrois ! »

« Vive l'Union Soviétique et son Armée Libératrice ! »

György souffle sur ses mains engourdies, attrape le gros pinceau, barbouille une pancarte.

– Te fatigue pas, vieux, je connais le texte par cœur. Si t’as une question, pose-la plutôt à Árpád, quand on repassera ce soir au local.

György s’est découvert de la sympathie pour ce bonhomme effacé, à la peau terne, d’un âge indéfinissable, embusqué en permanence dans son désordre personnel. Sur sa porte, deux mots mystérieux : « Agitation – Propagande ». L’air important, Árpád allait et venait dans les couloirs, à la façon de celui, qui connaît très bien son affaire. Mais, au fond, se demandait György, son affaire, qu’était-elle véritablement ?

– Bonne idée, – convint János. – Árpád a l’air de tout savoir. En plus, il a l’air d’apprécier ses propres qualités.

– Va, sois pas cynique. C’est un gars qui parle peu, mais qui a vécu des choses pas marrantes.

– Et toi, tu n’as peut-être pas vécu des choses pas marrantes ? Tu n’avais pas failli manger les pissenlits par la racine, juste avant que les Russes arrivent ?

– Failli, oui. Mais j’ai eu du pot.

– Tu m’as jamais raconté ton histoire du début à la fin...

György pose le seau par terre, gratte sa tête sous le bonnet, cherche par quel bout commencer :

– Du début, tu veux ? D’habitude on commence par dire : il était une fois... Mais mon histoire n’est pas un conte de fée. Alors le début, c’est qu’une nuit très tard, on voit débarquer à l’improviste un troupeau de *Croix Fléchés*².

– Dans votre immeuble ?

– Là, où on habitait. Ils étaient menaçants.

– Habillés en militaires ?

– En Croix Fléchées. Tu connais... Uniforme noir, chemise verte, brassard rayé rouge et blanc avec la croix pointue, gueules de con. Armés jusqu’aux dents. Ils crient, qu’ils veulent contrôler les Juifs. Il y en avait plein chez nous, on était dans une « maison protégée. » Tu vois ce que c’est ?

– Sais pas très exactement...

– Comment t’expliquer ? Une « maison protégée » c’était une maison d’habitation sous la protection d’une ambassade étrangère. La nôtre, par exemple, se trouvait sous protection suédoise...

² Troupes paramilitaires en tenue noire, chemise verte, bottes à lacet, du parti nazi hongrois, responsables d’exactions prémédités et de nombreux assassinats sous le règne d’un gouvernement fasciste, installé par les occupants allemands le 15 octobre 1944.

– Avec des gardes devant la porte ?

– Des gardes, penses-tu ? Pas du tout. Une simple attestation collée sur la porte d'entrée. Un papier officiel. Sur l'en-tête, le drapeau suédois, et en-dessous, il était stipulé que le gouvernement suédois défendait les intérêts des locataires. Totalement bidon, non, je ne le dirais pas, mais à peine mieux. Comme un rideau de fumée ou un vœu pieux.

– Mais alors votre affichette vous protégeait comment ?

– Au culot. N'oublie pas, Jani, les Croix Fléchées ne sont restés au pouvoir à Budapest que trois mois. Du 15 octobre 1944, jusqu'à l'arrivée des Russes en janvier 1945. Trois mois de terreur. Des exterminations à l'aveugle. Il n'existait aucune loi, aucune règle. Nos Nazis ne faisaient qu'à leur tête, aveuglement. Le papier suédois voulait leur faire croire, que leur pouvoir s'arrêtait sur notre seuil.

– Et pourquoi les Suédois faisaient ça ?

– Par humanité. Il n'y avait pas qu'eux, d'ailleurs. Il existait la même protection sous le drapeau suisse, le drapeau du Vatican ou de la Turquie. La Croix Rouge Internationale ou les Chevaliers de Malte en proposaient aussi. Au coup par coup. Et parfois, ça ne marchait pas trop mal.

– Un coup de poker... Ou plutôt un bouclier en carton ondulé. Pas fait pour résister aux coups de sabre...

– Sûrement pas ! L'affichette suédoise n'a pas découragé la bande qui avait débarqué chez nous. Ils nous mettaient en joue, hurlaient que nous étions dénoncés, qu'il se cachait parmi nous des déserteurs, des planqués, des espions russes, des agents américains. Toutes les âneries, qui leur passaient par la tête. Et ces types cherchaient aussi des hommes valides pour creuser des tranchées. Ils les ont triés et emmenés séance tenante. Mon père était dans le lot.

– Sans explication ?

– Juste comme ça. Papa pouvait même pas nous embrasser, ni dire au revoir.

– Et tu es resté sur place avec ta mère...

– Tu parles... Les Croix Fléchées ont chassé toute la maisonnée du lit et nous étions là en pyjama, en chemise de nuit. Ils criaient : « Allez, levez-vous, tout le monde ! En route ! » Et on partait sous la neige. Je peux te dire qu'elle tombait dru.

– En pleine nuit ?

– Vers trois heures du matin. Nous avons pris la direction des quais. C'était inquiétant. Des rumeurs d'exécutions massives avaient couru depuis des semaines et des semaines.

– Bon dieu !

– Ils nous bousculent, on marche comme on peut en pantoufles sur la neige fraîche. Par chance, ma mère connaissait l'un des types de la bande, l'ancien homme de peine de notre concierge. Un vrai couillon de dix-neuf ans, la cervelle d'un môme dans une tête de brute. Taré et vachard. Plus stupide que salaud ou plus salaud que stupide ? Va deviner...

– Et alors ?

– Alors, on avance dans le noir et un moment, quand cet abruti se détache de ses copains pour resserrer la bretelle de son fusil, ma mère a une idée. Elle le tire par la manche. N'oublie pas, qu'il faisait aussi noir qu'au cul du diable. Elle lui susurre dans l'oreille : « Ecoute-moi ! Je te donne deux bracelets en or. Prend-les en douce. Ils sont à toi, si tu regardes ailleurs et tu me laisses filer avec mon fils ! »

– Ta mère, dis donc... Pas froussarde pour deux sous...

– Elle a joué au quitte ou double. C'était ça, ou le beau Danube bleu.

– Et votre Croix Fléchée ?

– Il a pris les bijoux. Sans moufter. Je le vois encore. Il a d'abord soupesé les bracelets...

– Soupesés ?

– Pour évaluer leur poids. Et il faut croire que ça lui convenait. Il s'est mis à gesticuler, à faire du bruit, de la diversion. Pas aussi con, qu'il en avait l'air. Pendant qu'ils discutaillaient entre eux, nous on s'est vite sauvés avec ma mère par une petite ruelle...

– Et les autres gens ?

– Assassinsés. Tous. Alignés sur la rive. Mitraillés dans l'eau... On entendait les coups de feu de loin.

– Et tu appelles ça du pot, Gyuri ? C'est pas du pot, ça. C'est du courage. Ta mère, mon vieux... Chapeau !

Le soir, Árpád les accueille avec un sourire direct. Trapu, les jambes courtes, sous la vieille veste grise trop longue et trop large pour sa taille, son torse paraît encore plus volumineux. Il s'amuse à leur serrer dur la main, comme la gueule d'un chien-loup. György la remue, souffle dessus.

– Hé, j'ai les doigts gelés, vous allez me casser les os. On a des questions à vous poser.

– Des questions... Tiens, tiens... Il était temps.

– Il était temps d'être curieux ?

– Il n'y a pas honte à être curieux. Moi, je suis curieux par nature, parce que la curiosité est une source de savoir. Vous faites ici du bénévolat spontanément, alors je suis curieux de savoir ce qui vous a amenés ?

– Vous avez peur qu'on vous vole les affiches ? – György parle sèchement.

– Peur de quoi ? *Je sais* qu'elles sont collées sur les murs. – Il darde ses yeux sur le garçon. – Sachez le, une fois pour toute, chez nous, Communistes, les membres apportent leurs forces, l'encadrement les guide dans leurs tâches et les responsables contrôlent l'exécution.

Les mots tombent drus. Une averse froide.

– Allez-y doucement, – objecte János. – Nous ne sommes pas membres de votre parti. Pour la surveillance, merci beaucoup, nos familles et nos profs s'en occupent déjà.

– Ne confondez pas contrôle et surveillance, – réplique Árpád sur un registre plus posé. – Contrôler est un moyen d'aider et de former nos camarades. Pour le reste, je vous fais confiance. Ne vous trouvez pas que dans votre travail vous êtes libres, que vous décidez de tout vous-mêmes ? Du secteur à couvrir, du nombre d'affiches à prendre, de la quantité de colle que vous emportez avec vous chaque matin. Pas vrai ?

Ses sourcils s'arrondissent, le ton devient plus amical.

– Quel âge avez-vous, les garçons ?

– Quatorze ans. Nous sommes dans la même classe, – répond György.

– A quatorze ans on est adulte à notre époque. Alors, j'ai une proposition d'homme à homme à vous faire. Et même deux... A partir de maintenant, on se tutoie et on s'appelle « camarade ».

– Camarade comment... – se renseigne János.

– Bozóki.

– Camarade Bozóki, dis-moi pourquoi on doit coller toujours le même blabla sur les murs ? Rien d'autre à dire ?

– Comment rien d'autre ? En peu de mots, nos deux affiches disent tout. Absolument tout ! D'abord, parce que depuis que l'armée rouge est arrivée dans ce pays, nous sommes devenus, enfin et pour toujours, véritablement libres. Et grâce à cette liberté, le Parti Communiste nous conduit vers l'avenir. Ce qui veut dire qu'un jour nous vivrons ici aussi bien que vivent déjà les peuples de l'Union Soviétique.

– Je me demande si tout le monde comprend ça, – grimace János.

– Très peu le comprennent aujourd'hui. Mais *nous autres*, nous le savons. Et nous l'apprendrons à tout le monde. Rassurez-vous, nous avons aussi une grande nouvelle à annoncer à la population. Dans quelques jours, le chef de notre parti, le camarade Rákosi arrive à Budapest.

– D'où ?

– De Moscou. De son exil. Nous irons l'accueillir ensemble.

*
* *

Sur la façade de l'ancien cinéma une banderole annonce en lettres géantes : PARTI COMMUNISTE HONGROIS. Gonflées par une vague d'adhésions, les troupes du quartier étaient nombreuses à se réunir au point de départ, pour aller à la rencontre de l'homme, qui allait tenir entre ses mains la destinée de la Hongrie.

Le monde afflue, l'avenue enneigée tourne au noir. Des centaines de portraits flottent au-dessus des marcheurs. Sortis d'une époque révolue, les visages sont tous barbus ou moustachus, le plus souvent les deux à la fois. Sous les nuages gris chargés de neige, les manifestants novices cherchent, patauds, à se mettre en rangs, gigotent pour se réchauffent les orteils. Ils ne se sont jamais vus, ni ne connaissent des chants à entonner ensemble. Le cortège s'ébranle en une marche silencieuse pour rejoindre une foule dense, déjà sur place au spacieux carrefour octogonal des grands boulevards. Dans la galerie des portraits hissée sur des milliers de perches, se détache un visage ferme mais bienveillant. Crâne dégarni, mince couronne de cheveux grisonnants, menton volontaire, barbiche en triangle. Le nez pointu et les yeux perçants ne laissent aucun doute sur la force de caractère de cet homme rayonnant de confiance. « Ça doit être Rákosi, – réfléchit György. – Une belle tête rassurante ».

Une fourgonnette rouge apparaît. Elle fraye péniblement son chemin dans la masse humaine et accoste derrière la tribune assemblée pour l'occasion. Un jeune homme, la tête nue dans l'air glacial, annonce sur un ton de prière : « Bienvenue à notre guide, au camarade Mátyás Rákosi, de retour parmi nous. Vive le Parti Communiste ! » Moment historique solennel, qui figurera en bonne place dans les livres de classe. Un colosse en chapka fourrée ouvre la porte arrière de la petite camionnette et fait sortir un bonhomme courtaud en pardessus gris, coiffé d'un feutre. Le passager paraît aussi large que haut. Il grimpe avec vivacité sur les planches de l'orateur, retire son chapeau et dévisage l'assemblée.

« Je me suis trompé », – constate György avec un certain dépit. Le corps lilliputien est gras. La tête, grosse pomme de terre sans un poil est posée sur un autre tubercule rondet, le menton s'appuie sur le buste. Le personnage au physique ingrat, habillé avec un soin démodé au milieu des murs troués par les obus, est une vision incongrue. Il aurait pu venir d'un autre astre. Rákosi commence à parler. Pas de doute, il est habitué à prononcer des discours. Le vent fait grésiller les hauts parleurs, la voix est distante. Elle vient de loin. D'ailleurs... La prononciation aussi. Ses

voyelles sont allongées. György se demande au début, s'il ne parle pas allemand ou russe... Quelques fragments incomplets parviennent à ses oreilles : « Nos dettes envers les camarades soviétiques... Notre pays appartient désormais au peuple... » György, l'écoute. Il se rassure. Non, aucun doute, Rákosi parle la langue du pays. A sa manière, à lui.

L'homme barbichu aux yeux bridés, présent sur des centaines de pancartes, savoure les paroles du petit gros. Cette belle tête appartient à Vladimir Illich Lénine. Son sourire prouve, que Vladimir Illich est content. Lui et son monde sont, enfin, définitivement installés à Budapest.

*
* *

L'appartement des Falvai rappelle le fameux tube des caf'conc' d'avant-guerre :

Avec deux billets d'cent mensuels
D'émoluments,
On ne peut guère s'payer
Un vrai monument.
Mais en s'contentant d'un dîner par soir,
Le bonheur, au bout du compte,
S'laisse entrevoir.

Deux chambres entourent la pièce de séjour aveugle. Elle jouxte la salle d'eau et sa baignoire sabot. La cuisine et la chambre de bonne, conçues pour individus de taille modeste, s'ouvrent sur la coursive suspendue, qui longe les quatre murs intérieurs au-dessus de la grande cour goudronnée et sert à la fois d'accès aux logements, d'aire de jeux aux enfants et de poste d'observation aux parents. Du fond de la cour monte le tam-tam des batteuses de tapis, pendant que gravitent vers le sol les éclats de discussions entre voisines, ponctués de cris d'enfants agressés par leurs petits camarades et giflés par leurs mères. János occupe la chambrette théoriquement destinée à la bonne. En février 1945, lorsque les canons se sont tus, l'idée d'engager une soubrette n'était pas à l'ordre du jour.

– Chère Magda, – s'adressa Kubicsek à Madame Falvai, – en attendant que mon cinquième étage défoncé par cette vilaine bombe soit rafistolé et que votre mari revienne du front, louez-moi une de vos chambres.

– Je veux bien vous rendre service, Oncle Tibor, mais comment imaginez-vous qu'une femme momentanément seule accepte la présence d'un homme dans son foyer ?

– Un homme ? Dites plutôt un vieux. Je ne suis pas votre type, et puis, vous le savez bien, János est là pour vous servir de chaperon.

Un nuage rose apparut sur le visage de la jeune femme. Cela convenait très bien à sa peau de pêche, à ses yeux bleus et à sa chevelure noire ramassée en chignon. Kubicsek enfonça le clou en tout honneur :

– Allez, allez, Magda, c'est vous qui pensez à ça, pas moi !

– Je connais mes voisines. Elles inventent des potins, simplement parce qu'un homme et une femme...

– Pst ! Je vous interdis le sujet.

– Et mon mari ? Le jour où il rentre et qu'il vous trouve avec moi...

– Pas *avec* vous, Magda, faites bien attention. *Chez* vous. Moyennant un loyer raisonnable, que vous serez contente d'encaisser.

– Bon, bon, si vous insistez, je vous aménage la chambre de service. En attendant que...

– La chambre de bonne ? Vous me voyez dans votre minuscule chambre de bonne ? Je suis un homme éprouvé par la vie. Janika se sentira là très bien pour quelque temps.

Au moment même où les grandes puissances victorieuses découpaient la Hongrie, dernière alliée du Troisième Reich vaincu, et décidaient sans son accord, quel pays voisin occuperait tel ou tel morceau arraché à son territoire, János fut victime d'un scénario d'expropriation semblable. Il détestait l'intrus pour ses manières onctueuses et s'installa à contrecœur dans le petit réduit sans intimité. On arrivait alors au printemps 1945. Le loyer, payé en quelques *pengös* à la sortie de la guerre, s'est transformé au fil du temps en milliers, en millions, en milliards, en trillions et enfin en quadrillions, jusqu'à ce qu'en août 1946 la pièce du nouveau *forint*, tout en aluminium, balaie la vieille monnaie et ses montagnes de billets à seize chiffres. Pengö ou forint, au bout d'un an et demi, Kubicsek était toujours présent. Engagée tambour battant, la reconstruction du pays avait contourné la maison et le cinquième étage demeurait en ruines. Le chef de famille n'était toujours pas revenu du front, ses proches demeuraient sans nouvelles.

Il est de notoriété, qu'un mari absent ne s'impose pas plus qu'un mari mort. Avec le temps qui passe, Kubicsek respecte de moins en moins la ligne de démarcation. Amateur de liqueur à la poire, il en concocte dans la cuisine, en mariant alcool de pharmacie et sirop de sucre, en y ajoutant un aromate, rappelant de très loin la saveur du fruit. Il verse le liquide douceâtre à sa logeuse par belles rasades, qu'il n'hésite plus appeler Mancika, diminutif fort intime. L'ambiance est résolument « d'après

guerre ». En rentrant le soir, János les trouve ensemble dans la pièce aveugle. S'accommodant de sa situation matrimoniale, qualifiée en termes locaux de *veuve saisonnière*, Magda la sobre prit goût aux spiritueux maison. Ils la rendent rouge et hilare, en écoutant Kubicsek raconter ses blagues glanées au café.

« Un type se présente au commissariat de police et dit au pandore assis derrière son bureau :

– Camarade Sergent, je veux porter plainte.

– A quel sujet ?

– Je possédais un superbe bracelet-montre russe. La nuit dernière je me fais agresser dans la rue par un soldat suisse, qui m'arrache la montre russe.

– Vous mélangez tout. Soyez précis. C'était une montre suisse arrachée par un soldat russe.

– Consignez, camarade Sergent, consignez ! Mais c'est vous qui le dites comme ça »

Magda pouffait. János restait de marbre devant les rires admiratifs de sa mère.

– Mon garçon, – fit Kubicsek, – pourquoi cette tête renfrognée ?

– J'aime pas vos histoires idiotes.

– Tu n'as jamais entendu parler d'un soldat russe qui vole une montre suisse à un citoyen hongrois ?

– Pour vous, tout est bon pour dénigrer les Russes avec vos blagues réactionnaires.

– Ah, le grand mot. Réactionnaire. Moi, Tibor Kubicsek, réactionnaire. Technicien dans le bâtiment, militant syndicaliste sous l'ancien régime fascisant, membre du Parti Social-démocrate. Déjà progressiste, quand tu étais encore dans tes langes. Les Communistes te bourrent le crâne. Dieu soit loué, nous vivons dans une république démocratique.

– Elle n'est pas démocratique du tout. Le gouvernement ne représente que la bourgeoisie réactionnaire.

– Il n'y a pas que moi de réactionnaire ? La bourgeoisie aussi... Laisse-moi boire à la santé de la bourgeoisie.

– La seule force qui parle au nom du peuple, c'est le Parti Communiste, – insista János.

– Mon petit gars, tu pérores comme si tu lisais une brochure. Réfléchis ! Le peuple ne tient pas du tout à ce que le Parti Communiste parle en son nom.

– Ça, c'est votre idée mensongère.

– Je suis réactionnaire et menteur aussi ? Souviens-toi, novembre dernier aux élections, ton Parti Communiste n’a ramassé que 17%. Ce n’est pas la majorité.

– Parce que vous prétendez, qu’il faut la majorité pour avoir raison. Vous êtes défaitiste !

– Réactionnaire, menteur, défaitiste. Trois péchés, ça me suffit pour ce soir.

– Prépare-toi, nous allons manger, – intervient Magda. – J’ai préparé des gnocchis au pavot sucré.

– J’ai pas faim. Je grignoterai dans ma chambre.

Il partit en boudant se réfugier dans son exigü chez soi. Ces discussions tendancieuses avec Kubicsek l’exaspéraient. Cet homme manquait totalement de vision politique. Árpád Bozóki lui avait appris, qu’en débattant avec quelqu’un, ami ou adversaire, il fallait avant tout déceler l’erreur fondamentale qui se cache dans l’esprit de l’individu d’en face.

Ce soir, assis devant sa fenêtre, János cherchait le défaut fondamental de Tibor Kubicsek. Pendant que le même Kubicsek, confortablement installé en face de la *veuve saisonnière*, finissait son assiette de gnocchis au pavot, saupoudrés de sucre cristallisé. Il posa sa fourchette, sortit un journal de sa poche et se tourna, solennel, vers la jeune femme :

– Mancika, j’ai une surprise pour vous... – Il déploya les petites annonces à la rubrique « voitures d’occasion ». – Regardez cette Fiat Topolino récente, elle est de 1938. Je viens de l’acheter aujourd’hui.

– Félicitations, Tibor ! C’est fantastique.

– J’en ai besoin pour mon travail, mais considérez qu’elle est aussi la vôtre. Nous allons l’inaugurer ensemble.

– Oh, oui. On fera un tour au Bois de la Ville !

– Mieux que ça ! Je dois visiter mes clients à la campagne. Nous partirons ensemble, Mancika.

Kubicsek avait des clients. Riche en idées, il ne fabriquait pas seulement de la liqueur de poire dans la cuisine exigü. Magda le voyait arriver assez souvent avec un lourd sac de ciment, grâce à ses anciennes relations dans le bâtiment. Il mélangeait eau et ciment dans une cuvette, et durcissait encore la pulpe à l’aide de poudre à récurer. Son amalgame, coulé et séché dans un moule en bois compartimenté, produisait à chaque manipulation une douzaine de pierres à faux, à l’allure de gros cigares, destinées aux agriculteurs réduits à travailler la terre avec des outils manuels. Magda était émerveillée :

– Vous êtes astucieux, Tibor. Quand j'étais petite, mes parents achetaient des pierres comme ça au village. Pensez-vous que les vôtres affûtent la faux aussi bien ?

– Comment vous dire ? Jamais essayé personnellement.

– Si vous faites vos pierres avec le même mélange, elles doivent aiguiser aussi bien...

– Ça, sincèrement, je n'en sais rien non plus.

– Et si, malgré tout... comment dire... Si elle affûte moins bien ?

– Mancika, chérie, à l'époque actuelle on n'a pas le droit d'être difficile. Une pierre à faux qui ressemble à s'y méprendre à une pierre à faux parfaitement authentique, est toujours préférable à une pierre à faux inexistante.

– Je me disais seulement que... dépenser son argent inutilement...

– Comment inutilement ? Combien de fois avez-vous acheté pendant la guerre du sucre pas sucré, de la confiture d'abricot faite avec de la courge, des chaussures à semelles de carton, du cirage qui écorche le cuir, des savonnettes qui fondent dans votre cuvette comme le beurre à la poêle à frire. Même avec des ersatz pareils, vous trouviez une certaine satisfaction.

– Non. J'ai râlé...

– Oui, oui, râlé. Puis vous vous êtes dit : d'accord, mes morceaux de sucre sont faits avec de la craie et de la saccharine, mais j'ai des morceaux qui *ont l'air* de sucre. Beaucoup de gens n'avaient même pas ça !

– Vous êtes un sage, Tibor, je reconnais.

– Je suis surtout accommodant, Mancika. Je m'accomode. Dans notre beau pays, il faut toujours s'accomoder. Pour une fois, nous vivons en démocratie. Démocratie ersatz, peut-être, mais elle en a le nom. Toujours mieux qu'une monarchie ersatz avec un ancien amiral à sa tête, dans un pays sans mer³.

– Vous êtes amusant...

– Voilà le mot, que j'attendais. Quand une femme qualifie un homme d'amusant, elle veut s'amuser avec lui.

– Oh !

– Mancika, j'ai l'intention de charger mes pierres à faux dans ma Topolino et vous amener à la campagne pour une petite semaine. Vous rencontrerez mes paysans !

– Comment expliquer notre voyage à János ?

³ Entre les deux guerres, Miklós Horthy, ancien contre-amiral de la marine austro-hongroise occupait les fonctions de Régent à la tête du pays. Celui-ci, malgré l'absence d'un monarque issu d'une dynastie royale, avait conservé son titre de « royaume ».

– Pas besoin de lui expliquer. Il sera content de ne pas nous avoir sur le dos.

Sa petite Fiat deux places à dos courbé, garée devant la porte d'entrée, suscita l'attention émerveillée de tout le voisinage, qui guettait l'homme par la fenêtre. Vêtu d'un costume d'été en toile marron et d'un polo jaune pour la circonstance, il prit place au volant avec les gestes d'un habitué. La Topolino fit entendre de forts bruits de pignons et démarra, laissant derrière elle un panache de fumée noire. Loin des spectateurs envieux, Magda l'attendait, invisible, au troisième carrefour, prête à occuper sa nouvelle place, à la droite de son locataire.

Elle se rappela, étonnée, la réaction flegmatique de son fils. Le garçon avait l'air plutôt soulagé. Un secret échappait à Magda. Elle était heureuse de s'éloigner, pour ne pas en chercher la clef.

3

János, allait sur ses seize ans et venait d'avoir deux révélations passionnantes. Il classait ces deux sujets par ordre d'importance :

1. le socialisme
2. la femme.

Les deux étaient à conquérir.

S'il avait vite réalisé l'immensité des tâches, il reconnaissait aussi, que les difficultés à surmonter dans ces deux domaines étaient sans commune mesure. János savait que la conquête du socialisme passait par sa construction, tâche relativement facile, parce que la voie qui mène au but est connue, prévisible, décrite en détail dans les ouvrages de penseurs éminents. Le travail se fait en équipe, sous la direction d'aînés aguerris et les bâtisseurs se partagent les responsabilités. Le chemin, semé d'embûches est sans doute rugueux mais, les uns aidant les autres, atteindre les cimes n'est qu'une question de volonté et de temps.

« *Nous, marxistes, nous possédons le mode d'emploi de l'histoire* – leur expliquait docte mais chaleureux, Árpád Bozóki. – *Dans ce mode d'emploi figurent en toutes lettres la destinée des peuples et la forme de leur future société* ». Árpád Bozóki se chargeait de muscler leur conscience politique et János découvrait peu à peu une structure de pensée magique. *Le pays du sourire* de l'esprit. Pour János, le doute était banni, mais György semblait plus difficile à satisfaire :

– Comment *prédire* l'avenir, Árpád ? On nous enseigne, que l'histoire est propulsée par ses propres fantaisies, alors que toi, tu la classes parmi les sciences exactes. Tu prétends connaître à l'avance le résultat d'une équation, qui n'a pourtant rien de mathématique.

– Ton raisonnement est un faux-semblant, jeune homme. Logique dans sa forme ? En apparence, peut-être. Le marxisme a transformé l’histoire en science exacte.

– Un peu vite dit tout ça, – insista Gyuri. – L’histoire est une succession d’évènements chronologiques connus. Elle se déroule dans le passé. Pour connaître les évènements entre ce matin et d’ici dix ans, il faudra bien attendre la fin de la dixième année.

– Tu parles d’évènements historiques factuels, qui ne sont que de simples décors, Gyuri. Pour nous, marxistes, seul importe de connaître la *forme et la substance* de la future *société*, son cadre sociologique. Les dates, quelle utilité ? Grâce à notre idéologie, nous possédons, premièrement, le *mode d’emploi* de l’histoire, et, secundo, nous avons aussi *rendez-vous* avec l’histoire.

Dans la petite salle enfumée, où le camarade Bozóki réunissait en cercle de formation une douzaine de militants du quartier, il alla plus loin :

– Ce n’est pas nouveau. Karl Marx avait démontré, il y a un siècle déjà, que le communisme devait obligatoirement se réaliser le moment venu, qu’il était l’aboutissement logique de la succession des différentes formes de sociétés. Regardez donc l’Union Soviétique. Là-bas, le processus est déjà en marche. Dans nos pays, libérés par l’armée rouge, nous allons lui emboîter le pas.

– Et tous les autres pays du monde ? – hasarda János. – Par quel miracle auront-ils un jour la chance de connaître le socialisme ?

– Pas besoin de miracle. Le capitalisme n’a qu’un temps pour vivre. Par ses propres contradictions, il est condamné à céder la place au socialisme.

– La preuve ?

– Pour preuve, je ne vous citerai que l’exemple des clous...

– Des clous ?

– Oui, des clous. Imaginez-vous toutes les formes et toutes les tailles de clous qui existent au monde. En fer, en acier, en cuivre... Prenez un pays comme l’Angleterre ou la France. Là, n’importe quel riche capitaliste peut s’offrir une usine à clous. Des centaines, peut être des milliers d’usines fabriquent des clous. Naturellement, dans leur jungle économique, ces fabricants se concurrencent, sans se concerter. Qu’arrivera-t-il ? De certaines variétés de clous, il y aura beaucoup trop sur le marché. D’autres variétés de clous, pas assez. Une partie de ces fabriques tournera à vide, se retrouvera avec des stocks invendus. Pendant que l’autre partie accumulera des commandes, qu’elle ne pourra pas satisfaire. Imaginez-vous le chaos absolu... Il s’accélère, se propage vers d’autres activités utilisatrices de

clous, comme la construction ou la menuiserie. Ces dernières manqueront de clous et seront obligés de licencier à leur tour.

– Fabuleux, – opina Gyuri. – Il y a une logique implacable dans ta théorie.

– Pas *ma* théorie. C'est Karl Marx qui l'a démontré. Et pendant que le capitalisme est paralysé, dans le pays des soviets, au bureau central de planification, le service des clous calcule les besoins en clous de 200 millions d'hommes et de femmes soviétiques.

– Quelle clarté. Et quelle simplicité ! Tout coule de source, – s'enthousiasma György. – Où as-tu appris à raisonner aussi juste ?

– En taule, sous l'ancien régime, après ma condamnation pour appartenance à une organisation clandestine, – fit Árpád avec un clin d'œil. – Grâce aux camarades expérimentés, idéologiquement forts, avec qui je partageais ma cellule. J'ai été surpris de découvrir, Gyuri, comme toi-même, que dans notre façon de penser tout se complète, chaque détail occupe sa place.

Le soir, derrière le store baissé, János repensait à ces leçons d'économie politique. Il réfléchissait surtout à ceci : comment appliquer la théorie des clous équitablement distribués par l'office de planification, à sa deuxième révélation, si difficile à conquérir ? Árpád, si loquace au sujet des clous, laissait totalement de côté le sujet de la femme. Eh oui, pour conquérir la femme, János manquait de *mode d'emploi*. Arrivé à une certaine maturité, la nature lui rappelait sans répit sa virilité en fleur. János a déjà appris que les préceptes du marxisme, éprouvés avec succès dans un domaine donné, pouvaient s'appliquer de manière identique à un domaine différent. Il se demanda donc, comment convertir la théorie des clous en théorie des femmes. Si le bureau de planification fournit à chaque habitant ses besoins en clous, pour quelle raison ne pourrait-il pas allouer aussi à chaque homme ses besoins en femme ? Femme ou femmes ? Singulier ou pluriel ? Il craint cependant que la répartition systématique des femmes ne puisse se réaliser avant la construction définitive du socialisme. Ça risque d'être long. En attendant, il y a urgence. Et János fantasme...

Son store tiré, sa lumière éteinte, il profite de la vue plongeante sur la chambre de Kati, employée de maison, logée de l'autre côté de la cour. Katalin ignore totalement les principes du théâtre chinois et János admire aux premières loges la plastique de la petite paysanne, qui fait ses ablutions dans une cuvette émaillée bleue et blanche. Petite plante arrivée de sa campagne à l'âge de dix-sept ans, Kati est devenue une jeune femme rondelette aux mensurations convaincantes. La tombée de la nuit rendait János fou d'imagination. La cérémonie débutait à sept heures. La petite

bonne servait la famille et mangeait sa part dans la cuisine. Après le dîner, Kati lavait et essuyait la vaisselle avec la lenteur des campagnardes, puis dans une grosse casserole elle faisait chauffer l'eau de sa toilette, se penchait pour attraper la cuvette sous son lit et déboutonnait son chemisier en toile grossière, révélant l'absence totale de soutien-gorge, accessoire vestimentaire peu répandu dans les villages.

– Qu'est-ce que je dois faire avec elle ? – demandait-il à Gyuri. –. Elle me rend dingue, chaque fois qu'elle se met à poil !

– Arrête de la regarder...

– Pas possible. J'y pense toute la journée. C'est comme une drogue.

– Une drogue peut-être, pas un calmant. Et puis, c'est pas une fille de ton monde...

– Finies, ces considérations ! Rien ne dit que je pourrais pas faire ma vie avec une personne issue de la classe paysanne.

– Tu veux pas faire *ta vie* avec elle. Tu as juste envie de lui sauter dessus.

– Tu racontes des obscénités !

– Mais non, Jani, et sache bien que tu n'as aucune chance. En raison justement des relations entre classes sociales.

– Qu'est-ce que tu insinues encore ?

– Les employées de maison se retrouvent toujours enceintes par les œuvres des maîtres.

– D'où tires-tu tout ça ?

– De la tradition du droit de cuissage, mon vieux.

– Tu simplifies un peu les choses !

– Bah ! Je suis réaliste. Viens, samedi on ira danser à l'Union Démocratique de la Jeunesse.

János aurait dû demander conseil à Kubicsek. En fabriquant ses pierres à affûter près de la fenêtre de la cuisine, celui-ci n'ignorait rien ni des charmes de Kati, ni du manège de son admirateur. Kubicsek, tacticien chevronné, en tira sa propre conclusion : Les pensées du fils Falvai étant occupées ailleurs, il décida de partir tranquillement en voyage avec la mère.

Et voilà qu'à présent, toute l'attention de Kubicsek se concentre sur la route poussiéreuse. La Topolino longe le Danube, monte vers le Nord. Kubicsek slalome entre les trous du macadam, en évitant les face-à-face à risque, telle une charrette se brinquebalant du mauvais côté ou une vache avançant à son rythme sous l'escorte d'une vieille, affublée d'un fichu noir contre la chaleur. Loin de ses habitudes quotidiennes, Magda se sent aux

anges. Confortablement installée dans ce petit monde à deux, elle progresse vers l'inconnu et rit avec la sincérité d'une enfant. Invisible, le fleuve coule derrière un rideau d'arbres, les odeurs amères de l'eau estivale se mêlent au parfum des blés coupés et aux relents de fumier échappés des fermes. Le paradis ! La jeune femme sent que la paix est enfin parvenue jusqu'à elle. Sa vie, faite de doutes et de privations, est restée derrière elle, dans la grande ville et elle vit intensément le présent.

Sous ses allures de brave missionnaire en visite chez les sauvages, Tibor apparaît, lui aussi, très différent. A *Szentendre*, petite ville coquette au bord du Danube aux maisons basses chaulées, coiffées de tuiles rouges, il s'arrête devant une demi-douzaine de portails, frappe, s'annonce et présente ses pierres à faux à des femmes âgées, sans hommes, qu'il semble déjà connaître. Commencent alors des palabres interminables. Elles croisent les bras sur leurs tabliers de flanelle à motif gris, prennent les poses immobiles des statues, comme celles des sept églises de *Szentendre*, alors que Tibor, épaule contre le chambranle, garde ses mains dans les poches, pour ne pas les agiter à la manière des marchands ambulants. Il accepte les *forints*, ou le troc en denrées : saucisson sec, lard fumé ou farine. Une dame au visage de pomme ridée le paie avec un impressionnant bocal de cornichons en saumure. Le soleil arrive au zénith, le couple a faim. Un banc de la grande place les accueille.

– Ma petite Mancika, – commence Kubicsek sur le ton de l'homme content de la vie et de soi-même. Ses cordes vocales entament une musique de tango. – Ce soir, je vous ferai découvrir un de mes vieux souvenirs de montagnard. Je connais le coin comme ma poche. D'ici, nous irons visiter quelques fermiers dans le village de *Pomáz*, leur apporterons le bonheur mérité, puis...

– Vous faites allusion peut-être à l'efficacité de vos pierres ?

– Vous sous-entendez peut-être inefficacité ? Mes pierres sont belles et vous avez vu de vos beaux yeux, que les cultivateurs en redemandent. Savez-vous ce que j'ai vu la semaine dernière dans les petites annonces du *Szabad Nép*, le journal du parti communiste, qui exige le pouvoir et prône l'efficacité ? « A vendre papier à mouche. Tarifs selon fabrication, fraîche ou datant de l'année passée ». Allez attraper vos mouches avec de la vieille colle desséchée.

– Vous avez toujours l'argument, Tibor !

– Mancika, ma jolie vie, j'aimerais vous proposer une soirée de montagnard dans le refuge au-dessus de *Pomáz*.

– Croyez-vous qu'ils auront deux chambres individuelles à nous louer ?

– Je lis dans vos pensées... Sachez que dans les refuges touristiques, il n'existe pas de chambres individuelles.

– Expliquez-vous, Tibor !

– Il n'y a que des dortoirs. Trente lits ou plus par salle.

– Pas très discret...

– Ah, voyez-vous, la discrétion risquerait de nous mener de la saucisse défendue au fruit défendu, alors que la promiscuité préserve l'innocence.

– Tibor, arrêtez !

Kubicsek fait semblant de se concentrer sur le trajet, cela ne l'empêche pas d'analyser la situation. L'homme n'est ni beau, ni riche, ni réputé, ni noble, ni artiste, ni diplômé, ni plus très jeune, ni encore très vieux, mais il a de l'expérience auprès des femmes. Auprès d'un certain type de femmes. Il se consacre exclusivement aux femmes en détresse sentimentale. Aux déçues, aux abandonnées, aux négligées, à celles sortant d'un grand amour raté, à celles entre deux amours, et à celles, enfin, prêtes au grand amour avec l'homme providentiel. Kubicsek leur *laboure l'âme*, n'hésitant pas à déclarer à une femme aspirant à la grande passion : « Soyez idéaliste, voyez loin. Mais n'oubliez pas le présent ! C'est comme le tabac. Il m'arrive de faire un repas exceptionnel avec des bonnes bouteilles et après ça, j'ai envie de fumer un gros cigare. Mais on ne fait pas la fête tous les jours. Après un goulasch modeste, agréablement goûteux, j'ai tout simplement envie d'allumer une cigarette. Ça aide à être dans les nuages, à faire des ronds de fumée, tout comme avec le cigare. Voulez-vous que je sois votre petite cigarette, pendant que vous attendez le gros cigare... ? »

Cet argument mi-comique – mi-sérieux, avancé avec modestie, en touchait plus d'une. Magda subissait son labourage d'âme depuis un an et demi. Sur la route de *Pomáz*, Tibor eut la prémonition, qu'une fois arrivée au refuge, la jeune femme ne refuserait pas une petite cigarette.

Celle-ci rêvassait sur son siège. Elle se sentait indépendante, songeait de moins en moins à son mari, dont le visage se dissolvait dans sa mémoire. Elle pensait avec dépit à János. Le garçon se comportait mal avec Kubicsek, et il était non moins distant vis-à-vis de sa mère. Avec quelque jalousie, elle devinait le mâle qui perçait sous le masque de l'adolescence. « Je suis femme, le monde peut encore m'offrir un peu de plaisir. Pourquoi je n'aurais pas, moi aussi, droit au bonheur ». Elle jeta un coup d'œil sur Tibor, paisible et attentif. Il ne ressemblait pas au colonel des hussards délégué à la cour viennoise de l'impératrice Marie-Thérèse, figure virile dont rêvent les jeunes naïves. Mais sa corpulence musclée et son attitude confiante rassuraient Magda.

Couverts de poussière, ils arrivèrent à la petite maison en bois, perchée sur un promontoire, dominant la vallée verte. Le régisseur reconnut Tibor, lui serra amicalement la main et le couple monta sur la terrasse du chalet, pour s'installer sur les bancs grossièrement taillés. La femme du gérant leur apporta le plat « maison », une épaisse soupe aux légumes secs et carottes, agrémentée de quelques cubes de viande. Elle dégageait l'arôme fumé du feu de bois. Comment se comporter dans la promiscuité du dortoir, au milieu de trente touristes sentant la peau brûlée et les chaussettes mises à l'épreuve dans l'escalade estivale ? – se demande Magda. Un quartier de la lune est déjà prêt à remplacer le soleil. Le jour décline et personne encore à l'horizon pour les rejoindre sur la plate-forme. Le régisseur vient reprendre les assiettes vides.

– Vous êtes nos uniques hôtes ce soir. La petite chambre à quatre lits est à vous seuls. Là, vous serez bien tranquilles.

– Tu nous gâtes, mon ami, – répond Tibor.

– Réveil à cinq heures, style varappeur ? – blague le bonhomme.

– Nous avons passé l'âge des scouts. Laisse le soleil nous faire signe.

Kubicsek se dirige vers la petite chambre, une bougie allumée à la main. Magda le suit sans un mot.

La nuit profonde descend sur la montagne et enveloppe le chalet. Seule la lumière jaune de la lampe à pétrole du gérant signale une présence humaine.

A cinquante kilomètres de là, János est à son poste d'observation. La vaisselle terminée, Kati s'apprête à passer à l'essuyage. Le point d'orgue du spectacle s'approche. A ce moment précis, János entend des pas, suivis de quelques coups frappés sur la porte d'entrée. Le garçon sursaute et devine la silhouette d'un homme à travers le verre dépoli, tourne la clé. Dans la pénombre, à peine éclaircie par la lumière de sa lampe de bureau, lui et l'étranger se dévisagent. L'inconnu, enveloppé dans une vieille capote grise, porte une casquette pliée au milieu. Sous la visière cassée, dans le visage osseux, fatigué, brillent avec intensité deux yeux noirs.

– Père !

– Mon petit garçon...

4

György lève la main avec insistance, il risque de tomber de son banc :

– Róna, qu'est-ce que tu veux ? Aller aux toilettes ?

– J'aimerais poser une question au sujet des langues mortes, Monsieur le Proviseur. – Il se met debout pour parler. C'est la règle.

– Tu choisis mal le moment. Nous avons à peine quarante minutes à consacrer au plan d'étude de la nouvelle année scolaire. Et c'est l'allemand que je vous enseigne, pas une langue morte, à ce que je sache !

– *Justement*, Monsieur le Directeur...

– Quoi justement ?

Kürtös⁴, le proviseur du lycée, soupe au lait dès le moindre signe de manque de respect, devient rubicond. Ses joues se gonflent, sa bouche en croupion laisse échapper des sons de trompette. Son nom lui va sur mesure. Gyuri continue, imperturbable :

– Je m'étonne, Monsieur le Proviseur, que notre programme de cette année comporte encore l'allemand, une langue devenue morte.

– Devenue morte ? Où vas-tu chercher des stupidités pareilles, Róna ?

– Il faut considérer la nouvelle situation géopolitique, Monsieur le Proviseur. L'Allemagne, que nous avons connue précédemment, n'existe plus. Elle est dépecée entre les quatre puissances victorieuses.

– Et alors ?

– Les Allemands parleront désormais russe, français ou anglais. Leur ancienne langue va disparaître.

– Ancienne langue ? Tu divagues et ça suffit. Assez de temps perdu !

– C'est précisément dans cet esprit que je m'interroge, Monsieur le Directeur. Etudier l'allemand, *c'est* du temps perdu.

⁴ Littéralement : joueur de cor. A prononcer *Curteuche*.

– Et c’est toi, Róna, qui décides du programme pédagogique de notre lycée, n’est-ce pas...

– Non, ce sont les *nécessités historiques*, qui les imposent.

La formule est de Bozóki. La flèche empoisonnée se fiche directement dans l’esprit de Kürtös. C’est un défi lancé à son autorité. Que le monde devient odieux ! Ces sales gosses, il le sait, lui font le pied de nez dans son dos ou, pire encore, cocoricotent dans leurs deux mains jointes en entonnoir, imitant le son d’un cor fêlé, allusion à son patronyme. Kürtös cherche à répondre, quand il aperçoit, nerveux, le bras gauche de Földi brasser l’air. Signe inquiétant. Un élève qui possède ses deux bras, n’attire pas l’attention de son professeur avec la main gauche. Mais Földi ne demande pas d’autorisation, il ne se lève pas, il signale par pure forme son intention de parler :

– Róna a raison. L’Allemagne est *kaputt*.

– Battue en d’autres temps, elle demeure toujours un grand pays !

– Ça dépend pour qui, – répond Földi et il se gratte le dos contre son siège.

– La culture allemande n’est pas *kaputt*. Goethe n’est pas *kaputt*, Beethoven n’est pas *kaputt*, Kant n’est pas *kaputt*. – hurle Kürtös, constatant avec horreur, qu’en dépit des usages et du règlement, le débat s’installe entre enseignant et élèves. Du jamais vu. Mais Gyula Földi, ce solide gaillard, est peu perméable à Kant. A dix-neuf ans, il est l’un des lycéens attardés, ayant dû interrompre leurs études pour cause de guerre. Moustachus, habillés en vieilles vareuses militaires, ils dépassent d’une tête les autres garçons. Ils sont revenus de loin, dans tous les sens du terme et préparent paisiblement leur bac. Les élèves primesautiers du Lycée Bólyai ont vu arriver Földi en mars 1945, à la réouverture de l’établissement, vêtue d’un uniforme russe plutôt seyant, sans grade, la tenue des francs-tireurs guerroyant derrière les lignes ennemies. Incorporé à dix-sept ans dans une brigade de travail obligatoire sur le front russe, Földi a fini par se joindre aux partisans ukrainiens. Sa casquette plate de soldat rouge, sa *poufaïka*, chemise bouffante serrée à la taille par un large ceinturon, sa culotte de cheval et ses bottes noires firent sensation dans les couloirs du lycée. Ses petits condisciples furent particulièrement frappés par son gigantesque pistolet attaché dans le dos.

Depuis ce temps, le proviseur évite tout contact avec Földi, redevenu civil. Ou presque. Des rumeurs courent à son sujet. Un professeur a cru l’apercevoir en ville, portant l’uniforme d’un lieutenant de police. En temps normal, Földi se mêle peu aux affaires de la classe. Ces adolescents en transit entre Mickey Mouse et Les Mille et Une Nuits, ne font pas partie

de son monde. A la fin des cours il se lève et s'en va posément vers les boulevards. Aujourd'hui, pourtant, il s'arrête au coin de la rue. Attend que György et János arrivent à sa hauteur.

– Tu l'as emmerdé exprès ?

– C'est une pourriture, ce Kürtös...– répond György.

– On le sait. Ancien admirateur du Troisième Reich. Ta trouvaille sur les langues mortes est pas mal. L'idée t'est venue comme ça ?

– Oh, je l'avais cherché un peu, sans trop me fatiguer. La vérité, c'est que je suis pas bon en allemand, et j'aime en faire encore moins sous les ordres d'un lèche-cul d'Adolf Hitler.

– Heureusement, on commence à demander des comptes aux tocards qui se sont compromis avec les Nazis

– Je peux tout de même pas lui balancer en pleine gueule ses anciennes amours.

– Toi, non. Mais un journal à ta place, il le peut. Et pour notre trompettiste, ça sera beaucoup plus gênant.

– Comment veux-tu que les micmacs de Kürtös arrivent jusqu'aux journaux ?

– Votre chemin passe devant les bureaux de *Népszava*⁵. Arrêtez-vous là, pour dire un petit bonjour...

– C'est une idée, – dit János. – J'ai jamais vu un journal de l'intérieur.

Quelques jours plus tard, Virágh, le professeur de philo, frappe doucement à la porte du proviseur. Sous ses dehors respectueux, le jeune prof cache une nature délurée, prête à semer la zizanie parmi les vieilles barbes moisies du corps enseignant, n'hésitant jamais, bas de pantalon roulé au-dessus des chevilles, à participer avec les élèves des grandes classes à une partie de football improvisée dans la cour. Kürtös l'a déjà sermonné plus d'une fois.

– Cessez de vous comporter en original, Virágh.

– Ils aiment le contact humain...

– Notre humanité s'exprime dans les sciences humaines, Virágh. Nous n'avons point besoin de nous singulariser.

Le mot blessant lui est resté en mémoire. Aujourd'hui, Virágh sait que Kürtös se trouve dans une situation plutôt singulière lui-même. La voix tonne :

– Qui est là ? Entrez !

⁵ Quotidien du Parti Socialiste à l'époque. Existe toujours.

– Bonjour, Monsieur le Proviseur. – Virágh est faussement obséquieux. Le jeune homme savoure le calme obligatoirement précaire des premiers moments. Il prévoit qu’après l’ouverture en adagio, l’orchestre jouera crescendo. Les gros cuivres et les cymbales vont dominer la partition.

– Qu’est-ce que vous m’apportez là ?

Affichant son sourire aimable, Virágh tient un journal. Il s’approche du directeur engoncé dans son fauteuil de chêne sculpté et pose le *Népszava* au milieu de l’imposant bureau. Du regard, Kürtös fait la navette entre le professeur et la gazette. Ses narines flairent l’alerte. Il fixe Virágh pour plus de précision.

– Page trois. En haut à droite... – précise le jeune homme.

De ses gestes abrupts, Kürtös tourne les pages de petit format, les feuilles bruissent entre ses doigts nerveux. Il l’a vu... D’un mouvement de front, il fait glisser ses bésicles sur le bout du nez, puis suit les lignes, les lèvres serrées, Son visage n’exprime aucun sentiment.

« Monsieur le Proviseur Kürtös du Lycée Bólyai, vénérable professeur de la langue allemande, ne semble pas réaliser, aujourd’hui encore, que l’Allemagne nazie avait perdu la guerre. Les sympathies bien connues de ce professeur à l’époque... »

Le jeune prof attend l’éruption du volcan. En vain. Rien. Aucun éclat de voix. Les traits du proviseur restent inscrutables. Puis cinq petits mots sur un ton neutre : « Merci Virágh, vous pouvez disposer ».

*
* * *

L’orchestre joue fort. Style Glen Miller. Le batteur, manches de chemise blanche retroussées, ponctue le rythme, pivote la tête de gauche à droite et de droite à gauche, comme la tortue fouine à la trace d’une mouche. Instruments au pied, ses collègues attendent que ses solos de coups de tonnerre montent à l’apothéose, la clarinette donne soudain le signal et la mélodie reprend.

Le siège local de *l’Union Démocratique de la Jeunesse* fut, jadis, le spacieux appartement d’une personne très fortunée, disparu dans les méandres sinueux de l’histoire. En cassant quelques murs, une belle salle improvisée est née. Elle se remplit de jeunes et ne dément pas sa réputation. A la question : « À quoi sert L’Union Démocratique de la Jeunesse ? » la réponse fuse vite : « À draguer des filles. » La formule fait rire. Elle fait aussi grincer les dents. La vocation de l’UDJ n’est pas de

faire danser, mais de servir de *courroie de transmission* entre le Parti et les jeunes. Le Parti a énormément de choses à transmettre à énormément de gens et pour cela, le Parti a besoin de courroies. György s’imagine le corps métallique d’un beau et puissant moteur électrique bien huilé, faisant tourner des larges sangles en cuir épais, pour diffuser sa force vers d’innombrables êtres. Aujourd’hui, il se tient à côté de János, près de la grande fenêtre ouverte, qui laisse passer l’air doux de l’automne. Les couples bondissent, swinguent sur le parquet égratigné. György se tourne vers son copain :

– Pour une fois, oublie ta petite bonne. Extasie-toi sur ces silhouettes à ta portée.

– Pas besoin de conseils ! – grogne János.

– Ah non, plutôt de courage.

Gyuri parle en vieux séducteur, son pied nonchalamment posé sur une chaise. János est d’accord, les jolies filles ne manquent pas. La mode est à la coiffure courte, qui encadre avec charme les minois. La fraîcheur de la peau, malgré quelques boutons, fait oublier les semelles plates qui glissent sur le parquet et les mi-bas couleur chair, attachés à l’élastique. György tire de sa poche un paquet de cigarettes et le tend à son ami. Depuis quelque temps, pour paraître moins adolescents, ils les grillent furieusement. Entre pouce et index, ils triturent les cigarettes inégalement remplies, ramollissent le tabac noir, penchent la tête sur l’allumette enflammée. Des bouts de tige mal broyés leur collent à la pointe de la langue et les longues bouffées leur font sentir la chaleur amère qui envahit les bronches.

– A t’écouter, Gyuri, je m’y prends mal avec le sexe opposé. Et toi, comment fais-tu ?

– Comme sur le bord d’une piscine d’eau froide. Je respire un bon coup et je plonge.

– Alors vas-y, fais voir un peu !

György ne peut plus reculer du plongeoir. Il observe le parterre. La préférence de Gyuri va aux mollets musclés et aux arrière-trains imposants. Une petite blonde-filasse circule avec un jeune homme maigre, plutôt falot, peu loquace.

– Tu permets ?

– Si tu veux... – répond l’autre sans enthousiasme. Le garçon falot-muet se détache, va s’asseoir contre le mur.

Gyuri danse mal, caracole plutôt, glisse les pieds, pataud. Skieur de fond sur tapis de neige collant, il s’évertue à engager un dialogue spirituel. La petite blonde-filasse regarde ailleurs, elle cherche le falot-muet des

yeux. Ils se font signe à distance, se sourient comme pour échanger leurs secrets. Le manège tourne, Gyuri cherche son thème de papotage. L'école ? Les bouquins ? Le foot ? La politique ? Oui, pourquoi pas la politique...

– Tu viens souvent à l'Union des Jeunes ?

– Assez.

– Tu es politiquement motivée...

– Oui, je pense.

– Tu as déjà étudié le matérialisme dialectique ?

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Je parle de la méthode d'approche du camarade Staline pour appréhender notre base idéologique.

– Ah oui, le camarade Staline...

– Tu vois ce que je veux dire... Le matérialisme par opposition à la métaphysique...

– J'ai mal au pied. Je crois que je vais m'asseoir.

La blonde-filasse n'en dit pas plus. Elle se dégage de ses bras et va rejoindre le falot-muet sur le banc. Ils sont liés par la connivence des gens primitifs. György est resté tout seul, en plein milieu du parquet. Manteau abandonné au vestiaire, accroché au crochet, après le départ du public. La fille... elle était plutôt moche. Et, pourtant, elle avait quelque chose de plaisant, impossible à définir... Oui, oui, chose difficilement explicable, mais une fille plutôt laide arrive à être attrayante. Par son *sex-appeal* ? Bof ! On dit qu'une femme doit avoir un gros popotin. La vieille devise populaire magyare insiste même là-dessus : *le derrière d'une femme n'est jamais trop gros pour faire le bonheur d'un homme*. Quant à sa cervelle, contrairement à la partie opposée de son corps, elle pourrait rentrer dans la tête d'un oiseau. Si elle se voyait en cardigan tricoté maison... gluée à son gars, qui a l'air encore plus abruti, qu'elle. La musique s'arrête. Entracte. János a naturellement vu la scène. N'a rien entendu, mais a tout compris. Il rigole tout seul à l'autre bout de la salle.

Heureusement, une jeune femme, genre mature, déboule d'un couloir. *Permanente* de l'Union, elle cible directement János et György. « Venez vite, vous deux, – commande-t-elle. – Le camarade Kulcsos vous attend ! » Echine raide, tête haute, allure de combattant, la collaboratrice les précède dans les coulisses, galope le long du couloir, freine devant une porte, l'ouvre en grand, pousse les deux garçons à l'intérieur et annonce haut et fort : « István, les voilà. » Elle tourne le dos, ferme la porte et disparaît aussitôt...

C'est donc lui, István Kulcsos. Parfaitement à l'aise dans cette grande pièce bien éclairée, derrière son grand bureau en acajou poli, assis dans un grand fauteuil, futur grand homme, doté d'un grand avenir. On parle beaucoup de lui en ce moment, ses *trois* titres de noblesse sont connus : Premièrement, István Kulcsos est *fil*s de la classe ouvrière, métallo hautement qualifié. Deuxièmement, István Kulcsos est *le neveu de son oncle*, à la tête d'un grand ministère, membre du Bureau Politique. Troisièmement, István Kulcsos est un *ancien résistant*. Il faisait sauter les lignes à haute tension dans le dos de la Wehrmacht. La trentaine avenante, gueule sympathique. Charmeur.

« Asseyez-vous, les enfants. J'ai entendu parler de vous. Je vous ai fait venir pour ça. Je veux mieux vous connaître. J'ai besoin de vous. J'ai des projets. J'ai des missions à vous confier ». Kulcsos a le *je facile*. Il offre des cigarettes, les met en confiance. Installés sagement sur leurs chaises, János et György regardent sa peau mate, ses cheveux noirs ondulés. Son sourire complice tranche avec l'expression grave des anges gardiens alignés au-dessus de sa tête : Marx, Engels, Lénine, Staline, le quadrille des saints. Du mur d'à côté, le gros caillou de Rákosi les observe de son cadre. Kulcsos fait un geste vers le portrait de Rákosi. « Vous avez lu le dernier discours du *Vieux* ? » Kulcsos appelle Rákosi comme ça, par le terme intime, réservé aux purs et sûrs. György acquiesce. Le Vieux n'a jamais été avare de ses paroles. György en récupère des miettes. Comme ça, il a l'air d'être au courant.

– Notre entretien est confidentiel, – avertit István Kulcsos. – La situation politique devient dure, la tension monte, la vigilance s'impose. *L'ennemi nous guette*, prépare des coups subversifs.

– Nous en sommes conscients, il faut *réagir de toute notre force*, – répond János avec emphase, sans savoir du tout à quoi on réagit.

– Réagir, oui, mais avec discernement. Nous devons, avant tout, *évaluer la situation* – intervient György, qui ne voit pas à quoi ressemble la situation, sachant néanmoins qu'une situation s'évalue obligatoirement.

– Vous avez raison, camarades. – Kulcsos lève son index. – Nous devons réagir et nous réagirons. Mais sans excès !

– Sans excès, naturellement, – confirme Gyuri. – Lorsqu'on commet des excès, on *se fait prendre dans le piège de l'ennemi*.

– Et *on jette le bébé avec l'eau du bain* ! – ajoute János.

Toutes ces formules de la langue de bois sont répandues dans les cercles du Parti. Sous peine de se faire rappeler à l'ordre, on doit les citer textuellement. En les prononçant, tu témoignes :

Nous construisons l'avenir –
L'ennemi nous guette –
L'ennemi nous attaque –
Nous sommes vigilants –
Nous évaluons la situation –
Nous répondons aux machinations de l'ennemi –
Nous ne tombons pas dans son piège –
Nous réagissons avec force, mais sans excès.
Nous n'escaladons pas à bâbord pour dégringoler à tribord !

La dialectique est le mobil perpétuel de la Cause et la dialectique agit sans relâche. Pas besoin de remonter sa mécanique, tourner sa manivelle, pédaler dessus, lui fournir du carburant, la brancher sur une prise de courant. La dialectique fonctionne en autarcie, comme un pois sauteur. La Cause se prononce au singulier, mais elle a une multitude de facettes : spirituelles, matérielles, humaines, et elle présente une vision pleine d'images réconfortantes : usines, champs de blé, enfants des écoles, savants accomplissant des miracles. Tout cela sous les yeux de dirigeants bons, clairvoyants, qui balisent notre chemin. Mais attention, l'image souriante de la Cause est cernée de dangers ! La Cause fait face à son Ennemi. Lutter contre l'Ennemi est aussi indispensable que de soutenir la Cause.

Kulcsos est debout. Lutteur infatigable, il arpente la pièce sans répit. Planté quinze années durant devant une machine-outil, son mégot incandescent serré entre les lèvres, il a pris l'habitude de palabrer en position droite, de parler fort au milieu du vacarme métallique. Il marche en long et en large, la tension se fige autour de lui comme le beurre dans la baratte. Brusquement, le flux verbal s'arrête, le moment devient grave. Une lueur déterminée perce dans les yeux de Kulcsos : « *Camarades, dans le secret de mon bureau, entre nous, je veux connaître votre analyse et vos engagements* ». Bon élève en dialectique, János vient de subodorer le coup monté. Ça commence par une discussion imprécise et, tout à coup, le meneur de jeu somme ses vis-à-vis de se déterminer par rapport à un événement mal défini, inconnu. Que fais-tu ? Tu restes muet ? C'est que tu ne réagis pas. Tu es sans réaction ? Alors tu soutiens l'ennemi. Sur le mur, les quatre anges gardiens, barbes et moustaches soigneusement peignées savourent, goguenards, le scénario préréglé. Ils attendent que Kulcsos enclenche la deuxième phase de la polémique : il mettra en cause ses propres alliés et en tirera profit. János ne condamne pas ces joutes barbares. Elles l'amuse. Un tournoi entre chevaliers se règle au sabre ou à la lance. János exhibe un air d'autosatisfaction :

– Camarade Kulcsos, je me réjouis que tu parles d’analyse et d’engagement. Rassure-toi, en ce qui nous concerne, nous avons déjà procédé et à l’un et à l’autre. Nous avons réagi spontanément, sans crainte, au prix de graves risques personnels.

– Dans notre lycée, la réaction se manifestait *sans pudeur*. Nous nous sommes naturellement engagés à la démasquer – intervient György, qui connaît l’adage selon lequel l’ennemi manque toujours de *pudeur*.

– Oui, – renchérit János, qui sait que le temps est venu pour dégainer. – Mais autant te le dire clairement, nous ne sentons pas le soutien de l’appareil.

– Camarade Kulcsos, c’est très grave, parce que nous risquons notre peau, – ajoute Gyuri. – Nous avons besoin de tes conseils.

Kulcsos est perplexe. Son propre jeu est en passe de se retourner contre lui. Avec une mauvaise foi évidente, les deux garçons mettent en cause l’efficacité de l’appareil, alors que l’appareil c’est lui. Ces deux petits gars, rompus au discours de la langue de bois, réclament à cor et à cri ses conseils au sujet d’une affaire obscure, mal définie et ils font hypocritement allusion à son éloignement du terrain, sachant qu’un bon Communiste doit vivre sur le terrain, doit respirer la réalité du matin au soir, écouter la base. Kulcsos est gêné. Ces deux adolescents à la tête d’ange, plus vicieux qu’ils n’y paraissent, ne se comptent pas par millions. Il faut les avoir dans sa propre cour... Il sourit, toutes dents blanches dehors : « Assez donné de camarade Kulcsos. Appelez-moi Pista⁶. Je vais vous expliquer, pourquoi je vous ai fait venir... » L’atmosphère se détend, György raconte comment il avait traité l’allemand de langue morte devant le directeur. L’histoire amuse Kulcsos. Il a des conclusions à tirer :

– Voyez-vous, vous me citez là un parfait exemple de la simplification historique. La simplification n’altère pas la réalité. Elle la rend plus facile à la saisir.

– Bon moyen, en tout cas, pour rabaisser son caquet au proviseur...

– Plus que ça, Gyuri. Rabaisser son caquet a été ta réaction épidermique. De là, tu as tiré des arguments historiques. Instinctivement. Et maintenant, venons en aux faits. Vous avez rappelé vous-même, que le Vieux vient de dissoudre les groupements réactionnaires de la jeunesse. Leurs membres ne sont pas tous mauvais, beaucoup voudront nous rejoindre. C’est le moment d’élargir nos propres bases. Je prévois des fonctions précises, opérationnelles pour vous. Au travail, camarades !

⁶ Diminutif d’István. A prononcer : *Pichta*.

Ils partaient, regonflés, après une petite heure passée en dignes élèves de leur professeur, dont ils avaient astucieusement fait rater le numéro de dressage. Ils ont appris, à cette occasion, que l'avancement en politique dépend de l'astucieuse utilisation des paroles. Et pendant qu'ils se sont chaleureusement serrés la main devant le lourd immeuble gris du début de siècle, les airs rythmés de Benny Goodman continuaient à s'échapper sans faiblir par les fenêtres ouvertes sur la douce soirée d'automne...

*
* *
*

Pál Falvai, le père de János, ni fataliste, ni défaitiste, était de ces hommes qui s'accommodent des humeurs du destin. Doté du sens de la concession, il savait, que la fatalité, au gré des vents, vous réserve des aléas. Bons ou mauvais. Les mauvaises surprises l'emportent souvent en nombre sur les bonnes, mais Pál ne tenait pas de comptabilité. L'être humain qui navigue toute sa vie sous le drapeau de la bonne chance, commet un lourd péché à l'égard de tous les martyrs montés au ciel. Les épreuves nous rapprochent de Dieu, que Pál vénérât instinctivement, sans avoir ses habitudes sur les bancs de l'église. Avait-il débuté sous une trop bonne étoile ? Tout semblait le prouver. Puis le monde est tombé sur la tête...

Le soir de son retour, il arpenta les pièces vides du petit appartement, sortit sur le corridor pour allumer une cigarette, les coudes posés sur la barre d'appui, pendant que János faisait semblant de feuilleter un livre de maths en étouffant ses pensées libidineuses.

- Ils rentrent quand ?
- M'ont rien dit...
- Ni où ils allaient ?
- Rien.
- Ils partent souvent ?
- C'est la première fois.
- Tu dis qu'elle est avec le Kubicsek du cinquième ?
- Oui, avec ce vieux con.

La formule crue lui a mis un peu de baume au cœur. Pál se rassure un peu. L'intrus a peut-être remplacé l'homme, mais pas le père. Le lendemain matin, pâle, la gorge nouée, il rendit visite à Teréz. Une explication s'imposait. La belle-sœur et le beau-frère, émus, les yeux brillants, s'apprêtaient à lui sauter au cou. Pál recula, se raidit :